

Revue historique, T. CCXXX, octobre-décembre 1963

Rosario Bilodeau

Volume 18, numéro 2, septembre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302381ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302381ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bilodeau, R. (1964). Compte rendu de [*Revue historique*, T. CCXXX, octobre-décembre 1963]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 18(2), 305–307. <https://doi.org/10.7202/302381ar>

Revue historique, T. CCXXX, octobre-décembre 1963.

“Révolution jugée exemplaire et dont la leçon est proposée à tous les pays colonisés et opprimés” (404), écrit Marie-Claire Bergère de la Révolution de 1911 en Chine. Objet d’une attention particulière chez les historiens qui veulent interpréter en termes marxistes l’histoire chinoise, de nombreux travaux lui sont consacrés. Dans ce mouvement qui “marque la fin d’un régime bimillénaire” en Chine, le rôle attribué à la bourgeoisie nous intéresse surtout. La bourgeoisie assumait la direction du mouvement en 1911. Ses revendications se résumaient “dans la

triple formule présentée dès 1905 par Sun Yat-sen : nationalisme, démocratie, socialisme" (409). Mais cette révolution dite bourgeoise a "pour l'essentiel échoué" (413). Elle n'a pas rempli ses fins fondamentales. Le résultat ne fut pas la victoire de la bourgeoisie ; ce fut l'abandon du pouvoir par la cour manchue, l'abdication du dernier empereur le 12 février 1912 et la libération du peuple chinois du joug tartare. Demi-succès, car la révolution avait capitulé devant les impérialistes, et Tung Pi-wu a pu conclure : "La Révolution de 1911 laisse virtuellement intacte la domination impérialiste en Chine ; l'impérialisme demeure comme une immense montagne pesant sur le dos du peuple chinois." (412)

Les historiens chinois attribuent cet échec à deux causes principales : d'abord, "la bourgeoisie est à l'époque une classe numériquement faible et qui manque surtout de véritable maturité politique" (413) ; il est attribuable aussi au contexte historique général : "la Révolution de 1911 se déclenche dans un monde dominé par l'essor de l'impérialisme. Le capital international s'est fortement implanté en Chine depuis la seconde moitié du XIX^e siècle... et a réduit le pays à l'état de semi-colonie." (414) Et l'on sait "qu'aucune révolution bourgeoise n'a de chance de réussir dans un pays colonisé ou semi-colonisé" (415). Les mêmes historiens tentent d'expliquer ainsi la simultanéité avec laquelle la bourgeoisie fait et trahit la révolution : "la bourgeoisie chinoise apparaît donc au début du XX^e siècle comme une classe très peu cohérente, dépendant des étrangers, isolée au sein de la société chinoise. C'est une classe très faible, à laquelle échappent les leviers économiques, tenus par les étrangers, comme les leviers politiques et idéologiques qui restent entre les mains des mandarins." (422) Une telle classe ne peut assumer la direction de la révolution. "Il est probable que la bourgeoisie n'a joué dans la révolution qu'un rôle secondaire et n'a été qu'une force d'appoint." (424) De toute façon, elle n'en a retiré que des "avantages mineurs" (435).

Si la bourgeoisie était si faible, c'est que, inexistante jusqu'au début du XX^e siècle, elle commence seulement de se constituer alors d'un "groupe encore très hétérogène de compradores, banquiers, industriels, dont les activités sont liées à la présence des étrangers"... qui s'occupent "presque uniquement de commerce, de finance et de spéculation" (421). Et Marie-Claire Bergère caractérise bien ces hommes d'affaires chinois en relevant leur "rôle d'intermédiaires", leur commerce "en relation avec les étrangers" et leur situation de "classe parasitaire" (421). Une telle classe ne peut représenter la masse. Elle en

sera toujours à l'écart. La masse entretiendra toujours de la méfiance à son endroit.

Mais la Révolution de 1911 se présente aussi comme une série de rébellions militaires qui conduisent à la mise en place de gouvernements militaires régionaux dirigés par des officiers qui appartiennent tous à l'Armée Nouvelle (427) et collaborent avec "la gentry antimanchue", donc comme "l'effort de la caste militaire cherchant à renverser les Manchus pour prendre le pouvoir" (430). A cause de la faiblesse de la bourgeoisie et de l'effort de la caste militaire, l'auteur souligne que cette Révolution était un mouvement de nature militaire, comme celui de Kemal Ataturk et celui de Nasser.

ROSARIO BILODEAU

Collège militaire de Saint-Jean.